

FAIRE SES HUMANITÉS

**Orientations étudiantes
dans les filières littéraires
et de sciences humaines**

Observatoire national de la vie étudiante

Mathieu Rossignol Brunet



**Études &
recherche**

 La Documentation
française 

SOMMAIRE

Introduction	9
CHAPITRE 1	
PENSER L'ORIENTATION EN LICENCES D'HUMANITÉS	15
Les licences en humanités, dans l'angle mort de la recherche	15
Une excellence lettrée en perte de vitesse	15
Une insertion professionnelle plus incertaine	17
Une mixité qui n'est plus à questionner	17
Réinscrire les orientations dans un temps long	19
La construction précoce des aspirations scolaires	20
Penser l'orientation comme un processus	21
Derrière les humanités, la diversité des populations étudiantes	23
Une distinction entre parents intellectuels et technocrates	23
Comment appréhender l'origine sociale étudiante ?	25
Apports et limites des données administratives	28
Les humanités : un ensemble hétérogène de disciplines	32
CHAPITRE 2	
LES ÉTUDIANTES ET ÉTUDIANTS EN HUMANITÉS	37
Les licences en humanités, des filières « moyennes »	38
Une position intermédiaire dans l'enseignement supérieur	38
Une position intermédiaire parmi les admises et admis en licence	40
Les déterminants de l'orientation en humanités	42
Les humanités, principal débouché d'une spécialisation littéraire	43
Des « filières de filles », sauf pour les littéraires	47
L'effet du niveau scolaire	49
Des filières attractives pour la branche culturelle des classes supérieures	49
Les humanités, « mosaïque » de disciplines et de profils	52
L'effet variable du genre et de l'origine sociale selon les disciplines	53
Des bagages scolaires inégaux	55
Portraits d'admises en licence d'humanités	57
CHAPITRE 3	
LES HUMANITÉS, DES FILIÈRES DE SECOND CHOIX ?	65
Candidater et classer à l'heure d'APB	66
Un outil de régulation des flux	66
Des vœux classés pour mieux apparier	67
Une analyse fondée sur le rang du vœu	69
Panorama des candidatures en humanités	70
Des candidatures plus homogènes	70
Les humanités, une candidature parmi d'autres	72
Une orientation majoritairement souhaitée	76
Le premier vœu de deux tiers des admis en humanités	76
Des admis aux vœux plus homogènes	77
Une orientation parfois contrariée	78
Des admissions plus fréquentes en procédure complémentaire	78
Une orientation contrariée surtout chez les plus fragiles scolairement	80
Des recalés de sections de techniciens supérieur et de licences	82
Des affinités disciplinaires malgré tout	84
Portraits d'étudiants admis lors de la procédure complémentaire	85
Opacité de la procédure d'affectation et contraintes temporelles	90

CHAPITRE 4

LE CHOIX DE L'ÉTABLISSEMENT EN HUMANITÉS	95
Choisir son lieu d'études.....	96
Des établissements en concurrence.....	96
Un territoire plutôt qu'une discipline.....	98
Une offre polarisée dans l'académie toulousaine.....	100
Université de métropole ou université « de proximité ».....	100
Promouvoir les études longues ou convaincre d'« oser l'université ».....	101
Des différences de recrutement entre universités.....	104
Des aires d'attraction inégales.....	104
Des populations socialement proches mais n'aspirant pas au même niveau d'études.....	108
Des mobilités territoriales d'évitement.....	111
L'attractivité des licences sélectives.....	114

CHAPITRE 5

SE PROJETER APRÈS LES ÉTUDES EN HUMANITÉS	119
Projet professionnel ou intérêt intellectuel.....	120
L'épanouissement intellectuel avant l'insertion.....	120
Des différences selon la filière d'études.....	123
Les étudiantes et étudiants face à l'injonction au projet.....	124
L'enseignement, un métier bien identifié dès l'arrivée.....	129
Le rôle de la figure professorale.....	129
Enseigner pour prolonger la pratique d'une discipline.....	130
Le maintien ou la promotion d'un statut social.....	131
Des conceptions genrées du métier d'enseignant(e).....	134
Une orientation en maturation.....	135
Les humanités pour retarder le choix.....	136
Les humanités pour les savoirs enseignés.....	138
Poursuivre malgré les doutes.....	141

CHAPITRE 6

LES HUMANITÉS COMME UNE SIMPLE ÉTAPE	145
Sorties précoces ou parcours linéaires : le poids du passé scolaire.....	147
Des sorties dépendantes de la scolarité antérieure.....	148
Des parcours linéaires scolairement déterminés.....	151
Des bifurcations plus fréquentes après une orientation contrariée.....	154
Persévérer ou se réorienter.....	155
Des parcours d'études tributaires de la discipline.....	156
Quand les aspirations changent.....	163
Se réorienter malgré un choix satisfait.....	163
D'une orientation contrariée à une orientation retardée.....	166

Conclusion	173
L'université comme nécessaire espace de régulation de l'enseignement supérieur.....	174
Faire ses humanités à l'université : un premier choix.....	175
Les apports d'une analyse longitudinale.....	176
Des inégalités scolaires persistantes.....	176
Des inégalités sociales recomposées.....	178
Quels futurs pour les humanités ?.....	179

Bibliographie	181
Remerciements	207
Acronymes	209
Tableau des étudiants enquêtés	211

INTRODUCTION

« Ma tante et son mari, ils dévalorisent beaucoup, parce qu'on fait telle ou telle chose, ou alors parce que leur fils fait S, etc. Ils ont fait de grandes études dans le domaine scientifique, ils sont cadres, alors que moi, j'écris des petits textes, j'aime beaucoup les lettres, l'histoire, les langues, et donc du coup ça leur plaît pas forcément, et donc du coup... ils prennent plaisir à dévaloriser, à dire qu'il n'y a pas de débouché, que tout ce que je pourrai faire c'est être prof de français, que y'a pas d'avenir, que machin, que truc. »

Johanna, L1 de lettres, Institut national universitaire Champollion

« Le master en question : histoire médiévale. Pendant ce temps, l'industrie compte près de 70 000 postes non pourvus. »

Tweet du 16 décembre 2025 du député Renaissance Marc Ferracci sur la plateforme X, en réponse à un jeune se plaignant sur le même réseau social d'avoir été confronté à une trentaine de refus pour trouver un travail six mois après son master¹

Lorsque P. Bourdieu et J.-C. Passeron (1964) s'intéressent aux « héritiers » inscrits à l'université, et plus précisément dans les filières de lettres, dans les années 1950 et 1960, l'accès à l'enseignement supérieur est encore réservé à une élite scolaire : les étudiants d'origine sociale favorisée y sont surreprésentés, et la culture lettrée est hautement valorisée. Soixante ans plus tard, l'accès à l'enseignement supérieur s'est considérablement élargi, les modalités d'accès au marché du travail, en lien avec le contexte économique, se sont dégradées pour les jeunes diplômés du supérieur (Peugny, 2013, 2022), et la culture lettrée, tout comme l'université, a perdu de son prestige : l'image d'Épinal des « usines à chômeurs » inadaptées au marché du travail est encore tenace, en témoignent en exergue l'extrait d'entretien avec Johanna ou le récent tweet de Marc Ferracci, ancien ministre sous la présidence d'Emmanuel Macron mais aussi et pourtant maître de conférences à l'université. L'orientation dans ces filières est désormais peu questionnée, dans la mesure où ces formations ne pratiquent guère la sélection à l'entrée et sont donc susceptibles d'accueillir tous celles et ceux qui en font la demande : elle serait même majoritairement une orientation « par défaut » (Vatin, 2015 ; Vatin et Vernet, 2009). Or, avec près de 100 000 nouveaux entrants annuels en licence d'arts, lettres, langues ou sciences humaines et sociales², l'admission « par défaut » n'est certainement pas la seule motivation qui guide les néo-bacheliers venant peupler les bancs des amphithéâtres de ces disciplines.

Les licences en arts, lettres, langues et sciences humaines, regroupées dans ce travail sous l'appellation « humanités », n'ont depuis *Les Héritiers* plus fait l'objet d'études à part entière sur les logiques de « choix » des étudiants qui les rejoignent. C'est donc l'ambition de cet ouvrage que d'analyser et de comprendre l'orientation encore massive dans ces filières, alors qu'elles restent dans le même temps qualifiées de filières de relégation, réputées peu adaptées aux besoins du marché du travail, sans que l'on ne sache pourtant précisément qui sont celles et ceux qui s'y orientent et y étudient, ni quelles sont leurs motivations à rejoindre ces filières.

¹ Voir par exemple : https://www.huffingtonpost.fr/politique/article/l-ex-ministre-marc-ferracci-proche-d-emmanuel-macron-accuse-d-afficher-sur-x-un-chercheur-d-emploi_258330.html

² Dont 48 000 environ en lettres, sciences du langage et langues, et 49 000 en sciences humaines et sociales (DEPP, 2025). Je retiens dans l'analyse une définition plus restreinte des humanités, puisque les sciences sociales sont considérées à part, cf. chapitre 1.

Par ailleurs, au-delà du seul cas des licences en humanités, cette recherche se veut une réflexion plus large sur le processus d'orientation du secondaire vers le supérieur, qui constitue une transition charnière des parcours scolaires (Jacques, 2015) dans un pays comme la France où, relativement à d'autres pays européens, le poids de la formation initiale reste parmi les plus déterminants sur les positions sociales occupées (Charles et Delès, 2020 ; Van de Velde, 2008).

Elle constitue également un approfondissement, à l'aide de nouveaux matériaux, aux travaux conduits par R. Bodin, M. Millet ou encore S. Orange au début des années 2010 (Bodin et Millet, 2011 ; Bodin et Orange, 2013) sur l'université de premier cycle comme espace de régulation de l'enseignement supérieur. Les universités de lettres et sciences humaines, principaux réceptacles des vagues de massification (Beaud et Millet, 2021) et qui, dans un contexte de sous-financement chronique des universités, sont au passage souvent celles où les ressources par étudiant sont les moins importantes (Gossa, 2023), occupent en effet un rôle déterminant puisqu'elles « constituent un espace tampon, de régulation des flux successifs de bacheliers qui agit à la fois comme un lieu d'expérimentation et de construction progressive de parcours intellectuels véritables et de maintien des hiérarchies sociales et scolaires » (Bodin et Orange, 2013, p. 211) du fait du caractère non sélectif d'une majorité de leurs formations.

Sans délaisser la question du niveau scolaire des bacheliers qui y arrivent, tant en ce qui concerne le fait de connaître une orientation contrariée à l'université (Convert, 2005) que sur les débuts de parcours d'études (Hugrée et Poullaouec, 2022), l'ouvrage entend aborder la transition secondaire-supérieur du point de vue des bacheliers et des nouveaux étudiants dans toute sa complexité. Appréhender cette multidimensionnalité de l'orientation pour mieux en saisir les tenants et les aboutissants apparaît d'autant plus nécessaire que la récente période est marquée par d'importantes réformes et une place croissante occupée par les algorithmes qui participent progressivement à transformer les aspirations des lycéens et étudiants.

Depuis le moment où l'enquête dont est tiré cet ouvrage a débuté, fin 2017, le paysage de l'enseignement supérieur français a en effet connu, sous les deux mandats d'Emmanuel Macron, d'importantes mutations. La question de l'accès aux études supérieures, et plus précisément celle de la sélection à l'entrée à l'université, pourtant longtemps taboue car sensible (Raccurt, 2023), s'est imposée suite à la loi Orientation et réussite des étudiants (ORE) de 2018. De cette même loi a découlé la mise en place de la plateforme Parcoursup, en remplacement d'Admission post-bac (APB) et dont la durée de vie à l'échelle nationale n'aura donc pas excédé une décennie.

Conjointement, l'enseignement supérieur privé, déjà en forte croissance depuis 2015, a vu ses effectifs croître plus encore à partir de 2019 (DEPP, 2025), non sans lien avec le sentiment d'angoisse généré par la nouvelle plateforme d'admission dans le supérieur (Mizzi, 2025), la grande visibilité de ces formations sur le Net et dans les salons consacrés à l'orientation (Valarcher, 2025), mais aussi avec la loi pour la liberté de choisir son avenir professionnel de 2018 : il représente 27 % des effectifs étudiants en 2024.

À cela s'ajoute enfin la réforme des baccalauréats général et technologique effective à la rentrée 2019, ayant pour objectif de « rechercher un continuum entre le second degré et l'université » (Mathiot, Bisson-Vaivre et Claus, 2018), et qui s'est notamment matérialisée par la disparition des anciennes séries générales ES (économique et sociale), L (littéraire) et S (scientifique) au profit d'enseignements de spécialité que doivent choisir les lycéens en fin de seconde puis de première. De ces choix découlent alors des possibilités plus ou moins restreintes d'accès à certaines filières du supérieur (Dorléans, 2025 ; Vallet-Giannini, 2024), ce qui était certes déjà le cas avant la réforme, mais selon une logique de responsabilité individuelle alors moins exacerbée.

Malgré ces transformations rapides, auxquelles se juxtapose la crise sanitaire de 2020, le recours à la base Admission post-bac 2016 sur laquelle se fonde en partie la présente recherche pour analyser les candidatures et admissions dans les licences en humanités reste pertinent, et ce pour plusieurs raisons.

Tout d'abord parce que la recherche n'est pas tant centrée sur les effets des plateformes et des algorithmes d'appariement qui y sont associés (Simioni et Steiner, 2024) que sur les déterminants sociaux et scolaires de l'orientation dans ces filières d'études, dans un contexte où 80 % d'une classe d'âge atteint désormais le niveau baccalauréat. Or, les réformes énoncées n'ont pas radicalement transformé les liens entre les appétences pour des disciplines d'études et certains facteurs sociaux, notamment l'origine sociale et le genre des bacheliers, qui s'inscrivent, comme on le montrera, dans des temporalités longues de socialisation. De plus, ce travail ne s'intéresse pas uniquement aux choix d'orientation à la sortie du lycée, mais également aux parcours d'études des admis en licence d'humanités et la manière dont ces étudiants se maintiennent dans l'enseignement supérieur, en sortent, ou encore se réorientent en fonction de leurs caractéristiques socioscolaires, mais aussi et surtout de leurs aspirations d'orientation initiales. Dès lors, bien qu'il apparaisse nécessaire d'en tenir compte, ce n'est donc pas tant la manière dont l'outil (APB ou Parcoursup) contraint les aspirations d'orientation qui constitue le cœur de ce travail, mais davantage le lien entre parcours et aspirations d'orientation.

Par ailleurs, si les étudiants nouvellement inscrits en licence d'humanités sont nombreux chaque année, ces filières restent cependant peu en tension : du fait d'une offre de formation importante dispensée dans la grande majorité des grandes villes universitaires et des académies, le nombre de places disponibles dans ces formations excède régulièrement le nombre de postulants. De fait, contrairement à d'autres disciplines comme le droit (Rossignol Brunet et Frouillou, 2023), le recrutement de ces filières a été peu modifié à la suite du passage d'APB à Parcoursup (Bechichi, Grenet et Thebault, 2021) et de la possibilité octroyée aux universités de classer et donc choisir leurs étudiants en cas d'excès de candidatures³.

Enfin, des études récentes montrent que les lycéens ont tendance à recomposer les séries antérieures *via* leurs choix de spécialités (Dauphin, 2025). En d'autres termes, malgré une volonté de la réforme du baccalauréat de « proposer des enseignements spécialisés choisis plus par intérêt que par utilitarisme et qui ne ferment aucune voie de formation ultérieure » (Mathiot, Bisson-Vaivre et Claus, 2018, p. 36), la hiérarchie des parcours dans le secondaire est loin d'avoir disparu, rendant cette recherche auprès d'étudiants passés par la précédente formule du baccalauréat toujours d'actualité.

Au moyen d'une enquête combinant analyse qualitative (entretiens) et analyse quantitative des vœux d'orientation et des inscriptions successives des admis en licence d'humanités, il s'agira donc d'observer quels sont les facteurs sociaux et scolaires les plus déterminants dans les aspirations à étudier en licence d'humanités, et de quelles manières ces caractéristiques s'articulent pour moduler ces mêmes aspirations. À travers la hiérarchie des candidatures formulées et leurs combinaisons, on se demandera également si l'orientation en licence d'humanités est réellement ou non une orientation « par défaut », et quelles sont les motivations qui poussent les bacheliers à s'y inscrire. En tenant compte de la manière dont les aspirations d'orientation ont été ou non satisfaites au moment de l'entrée dans le supérieur, on pourra alors réinterroger les débuts de parcours dans l'enseignement supérieur, ainsi que la notion d'échec à l'université. Enfin, en prenant le parti de ne pas considérer les humanités comme un

3 Ce qui ne veut pas dire pour autant que le changement de plateforme n'a pas été sans effet sur les futurs étudiants, notamment en ce qui concerne la temporalité des admissions (Rossignol Brunet et Frouillou, 2023), on y reviendra.

bloc homogène, mais en distinguant les disciplines et les formations, on vérifiera d'une part si les résultats observés à l'échelle du domaine disciplinaire des humanités restent valables pour chacune des disciplines qui le composent, d'autre part si les filières et formations en humanités sont ou non considérées comme équivalentes par les lycéens, en fonction une fois encore de leurs caractéristiques socioscolaires.

Pour répondre à ces interrogations, cet ouvrage est découpé en six chapitres. Après avoir exposé en quoi l'orientation en licence d'humanités représentait actuellement, et à tort, un objet d'études intéressant peu les chercheurs, le premier chapitre revient sur le cadre théorique mobilisé pour étudier le processus d'orientation du secondaire vers le supérieur. Il constitue également l'occasion de revenir sur l'ensemble des matériaux mobilisés, ainsi que sur les choix méthodologiques opérés, notamment en ce qui concerne la mesure de l'origine sociale.

Le deuxième chapitre s'intéresse aux profils des admis en licences d'humanités, et aux différents facteurs socioscolaires qui participent de la modulation des aspirations vers ces filières. La spécialisation entamée dans le secondaire apparaît alors comme la variable la plus discriminante au moment de l'orientation dans le supérieur, même si l'origine sociale, le sexe et le niveau scolaire participent également fortement à la construction des aspirations, ces différentes dimensions s'imbriquant en outre les unes aux autres. L'exploitation des données nationales permet également de replacer les licences en humanités dans l'espace de l'enseignement supérieur de premier cycle et de mettre à jour la position intermédiaire qu'elles occupent, mais aussi de dévoiler les disparités entre les filières qui composent les humanités, tant d'un point de vue de la composition scolaire que sociale. Le chapitre se conclut par le portrait de trois étudiantes aux profils hétérogènes afin de mieux saisir comment celles-ci ont été conduites à s'orienter en licence d'humanités.

La question d'une éventuelle orientation « par défaut » dans ces filières est abordée dans le chapitre 3. L'analyse des paniers de vœux des candidats à au moins une licence en humanités révèle plusieurs logiques de candidatures, celles majoritaires faisant moins de ces formations un premier choix. C'est en partie ce qui participe de cette prénotation d'un public étudiant qui serait présent sans réel intérêt pour la filière. Or, la majorité des admis aspirent pourtant à y étudier, davantage même que dans des licences d'autres domaines disciplinaires. La présence d'étudiants à l'orientation contrariée est toutefois inévitable du fait des spécificités de recrutement de l'université, mais aussi des difficultés relatives à saisir le fonctionnement de la plateforme. Ces étudiants présentent un profil scolaire plus fragile, et aspiraient principalement à étudier en STS ou dans d'autres licences. Pour autant, la filière en humanités présente souvent des affinités disciplinaires avec leur premier choix, illustrant en cela que l'orientation qu'ils connaissent n'est pas dénuée d'intérêt.

Le chapitre 4 s'intéresse non plus au choix d'une filière, mais à celui d'un établissement et d'une formation parmi les admis en humanités. Au travers, d'une part, d'une analyse localisée dans l'académie toulousaine des candidatures et admissions, combinée à des entretiens auprès d'étudiants et de responsables de formation de deux universités ; d'autre part de l'analyse du profil des étudiants dans les licences pratiquant officiellement la sélection, l'homogénéité des formations de premier cycle à l'université est ainsi questionnée. Les résultats exposés dans le chapitre montrent que ce sont d'abord les étudiants issus des classes supérieures qui, de par leur admission dans les filières sélectives et des mobilités académiques, se saisissent de l'offre de formation et par conséquent participent de cette différenciation horizontale des parcours à l'université. Pour autant, dans le cas spécifique de l'académie toulousaine, les deux universités publiques dispensant des formations en humanités, pourtant de taille et d'attractivité inégales, recrutent un public socialement et scolairement proche.

Le chapitre 5, relatif aux raisons évoquées par les étudiants dans leur choix de filière d'études, revient tout d'abord sur la pertinence de l'opposition entre projet professionnel et intérêt intellectuel pour analyser l'orientation en humanités, à travers l'exploitation de l'enquête « Conditions de vie des étudiants » 2016 conduite par l'Observatoire de la vie étudiante (OVE). Bien que l'intérêt intellectuel pour la formation constitue, plus souvent que dans les autres formations du supérieur, le principal motif de l'orientation en humanités, cette dimension est cependant rarement la seule qui importe. Ce même chapitre s'intéresse ensuite à l'injonction au projet qui est faite aux étudiants en humanités, pour ensuite traiter du principal débouché professionnel qu'ils et elles identifient : celui d'enseignant. Pour autant, malgré la spécialisation disciplinaire amorcée par l'entrée en licence, ce chapitre montre également que la première année constitue bien souvent une période de familiarisation avec l'enseignement supérieur, qui participe à la confirmation ou à l'inflexion des aspirations d'orientation.

Enfin, le sixième et dernier chapitre est l'occasion d'aborder les débuts de parcours d'études dans l'enseignement supérieur, tout en prenant en considération dans ces parcours le caractère contrarié ou non de l'orientation du secondaire vers le supérieur, et par conséquent les vœux exprimés par les candidats sur APB. En tenant également compte des caractéristiques socioscolaires des étudiants, les parcours d'études typiques, à savoir ceux linéaires et de sortie de l'enseignement supérieur, sont premièrement abordés, rappelant alors le poids déterminant du passé scolaire. La focale est ensuite principalement mise sur les étudiants qui, au cours des trois premières années, sont conduits à changer de formation. On constate alors que pour une part non négligeable d'entre eux, ce changement de formation va de pair avec une aspiration d'orientation non satisfaite initialement, les conduisant à connaître, en lien avec la dimension longitudinale du processus d'orientation, une orientation retardée du secondaire vers le supérieur. C'est donc à nouveau le rôle d'espace de régulation de l'enseignement supérieur joué par l'université qui est mis en évidence dans ce chapitre.